

Éditorial

LE COÛT ÉLEVÉ DE LA COMPASSION



Le Dr John P. O'Keefe

Qui pourrait jamais oublier les mantras qui nous ont été inculqués à l'école dentaire — «les vrais professionnels font passer leurs besoins après ceux de leurs patients» et «avant tout, ne jamais faire mal!» Même s'il est parfois difficile de centrer notre pratique quotidienne sur ces maximes, la plupart des dentistes que je connais souhaitent atteindre ces idéaux.

Me rendant récemment à la clinique où j'exerce une journée par semaine, je pensais en voiture aux articles des Drs Christine Botchway et Ron Frey publiés dans ce numéro du *Journal*. Le Dr Botchway soutient que la dentisterie est une profession extrêmement stressante, mais que les dentistes ont pour principe de nier ce stress, et le Dr Frey souligne que l'«épuisement professionnel» dont souffriraient certains dentistes peut masquer quelque chose de plus grave, telle une dépression. Deux opinions qui nous rappellent que les praticiens ont parfois besoin d'aide pour composer

avec les sensations et conditions de stress propres à leur pratique clinique.

Réfléchissant à ces articles et à la journée de clinique qui m'attendait, j'ai pensé que, pour vraiment apprécier ma journée, je devais faire un effort particulier pour montrer plus d'attention et de compassion aux patients que j'allais voir. Je ne sais pas comment vous êtes mais, pour moi, cette attitude d'empathie ne me vient pas toujours naturellement, surtout en clinique, quand je me sens stressé.

J'ai revu en un éclair le film de certaines journées de stress et de tension, quand mes jambes étaient tellement crispées qu'elles pouvaient presque soulever le dos du fauteuil inclinable où étaient allongés les patients. Des journées où j'étais irritable, insensible aux inquiétudes des patients. Je sais bien que je ne peux pas prodiguer les meilleurs soins ces journées-là.

Toutefois, l'autre jour, j'ai été récompensé d'avoir sciemment décidé de me montrer plus attentionné. J'ai ressenti le vrai plaisir d'aider ceux qui souffrent et qui doivent être traités avec délicatesse. Même si je donnais ce jour là des «soins d'urgence» dans une clinique pour personnes à faibles revenus, mon empathie m'a permis de récolter les fruits du travail d'une profession à but curatif.

Je suis rentré chez moi sur des nuages — même si j'avais dû enlever les dernières dents du haut d'un homme de 26 ans. Celui-ci était venu me voir deux semaines plus tôt, essentiellement pour me demander de lui enlever toutes les dents du haut qui lui restaient. Il m'avait expliqué que d'autres dentistes avaient refusé de le faire parce que celles-ci étaient techniquement récupérables. Or, le salaire de 7 \$ de l'heure que lui rapportait son emploi temporaire ne lui permettait pas de payer les coûts élevés des couronnes et des ponts.

Il m'avait dit qu'il s'était laissé pousser la barbe et une longue moustache pour cacher sa bouche. Il pensait qu'une nouvelle dentition lui permettrait de prendre un nouveau départ et qu'il améliorerait son sort en améliorant son apparence. Même si certains confrères pouvaient penser que, techniquement, je ne faisais pas «ce qu'il fallait», il me

semblait que cet homme avait fait son choix. C'était à moi d'oublier toute considération technique et de respecter un désir fermement exprimé. Je traitais mon patient comme une personne plutôt que comme une «bouche», et ma relation avec lui devenait ainsi enrichissante.

Étant donné que je réagis mal en situation de stress dans la pratique clinique, j'ai beaucoup d'indulgence pour les dentistes qui «sont à cran» pour cette même raison. Je viens juste de parcourir une partie de l'excellente documentation de l'Association dentaire de l'Ontario concernant son programme Dentistes à risque. Je pense que les organismes dentaires et le CDSPI, par le biais de son Programme d'aide aux membres (1-800-268-5211), gèrent une infrastructure complète de ce type de programmes au Canada. Je recommande à tous les dentistes de connaître les ressources locales de ces programmes. Personne ne sait à quel moment lui-même ou un autre aura besoin d'aide.

Les dentistes pouvant ainsi obtenir de l'aide, il n'y a guère de raison que l'un d'eux se sente isolé si les tensions liées à la pratique deviennent trop lourdes. Je laisse le mot de la fin au Dr Bob Brandon, de London, qui a tant fait pour notre profession grâce au programme Dentistes à risque de l'Ontario.

Dans une entrevue publiée dans le *Journal (J Can Dent Assoc 1992; 58:900-4)*, le Dr Brandon nous avertit, nous les dentistes, de respecter trois mesures essentielles afin de mieux réagir au stress : ne pas nous fixer d'attentes irréalistes dans notre vie professionnelle, nous dorloter un peu en rechargeant nos accus et, de grâce, rechercher rapidement de l'aide lorsque nous-mêmes ou l'un de nos collègues est en difficulté. L'un des plus beaux aspects de notre profession est de pouvoir compter en pareils cas sur l'aide de confrères.

John O'Keefe
1-800-267-6354, poste 2297
jokeefe@cda-adc.ca